

LETTRE XXXIV.

*Sur les reproches qu'on fait aux Quakers ,
et sur différentes diatribes publiées contre
eux.*

LE spectacle de la vertu fait mal aux méchans ; ils cherchent à s'en venger en la décriant. Vous ne devez donc point être surpris que des écrivains aient cherché à déchirer les quakers. Un de ceux qui l'a fait avec le plus d'acharnement , est l'auteur des *Recherches sur les Etats-Unis* , publiées au commencement de cette année (1). Il a délayé , dans un long chapitre , toutes les injures qu'il leur avoit déjà dites , dans une lettre imprimée sous le nom d'un de ses compatriotes (2) , et insérée dans le Journal de Paris , du 16 novembre 1786.

(1) *Recherches historiques et politiques sur les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale* ; par un citoyen de Virginie. 4 vol. in-8°.

(2) Je dois rapporter ici une conversation qui peindra l'esprit des académiciens qui me persécutoient alors. Elle est fidelle. Je la mis aussi-tôt par écrit.

Au commencement de septembre 1786 , M. Mazzei , qui

Cet auteur est un Italien , qui a passé quelques années dans la Virginie , et qui s'est depuis fixé en France. M. Mazzei a dû

avoit dicté cette lettre , me rencontra au palais-royal , et me dit : J'ai lu , chez M. le duc de L— , ma lettre sur votre critique et sur les voyages de M. Chatellox. Plusieurs académiciens étoient présens. Ils m'ont conseillé de supprimer toutes les critiques qui tomboient sur le marquis , et de ne conserver que celles qui vous concernent : *j'ai cru devoir m'y prêter*. On n'a pas voulu traduire ni protéger ma lettre sans cette condition. Vous avez , m'ajouta-t-il , de terribles ennemis dans cette académie. Ils se plaignent de ce que vous les poursuivez par-tout , de ce que vous les avez associés avec le marquis. Vous êtes jeune , vous avez à craindre , prenez garde à vous. — Eh ! que me feront-ils ; lui dis-je ? me préparent-ils la Bastille ? — Peut-être pis. — Vous me conseillez donc d'être un lâche , de sacrifier la vérité à ces petites considérations : que feriez-vous à ma place ? — Les adoucir. — Non , je ne m'y prêterai jamais. Suis-je injuste ? Voyez le conseil qu'ils vous donnent : n'est-ce pas une preuve de leur bassesse ? Je ne les crains pas ; je n'aspire à aucune pension , à aucun fauteuil : les ministres n'ont jamais vu mon nom confondu dans la liasse honteuse des mendiants qui les importunent. Le ciel sait que je n'ai jamais eu l'idée du fauteuil , que je n'ai jamais cherché que la vérité. — Arrive qui pourra , je ferai mon devoir ; et je suis sûr , M. Mazzei , que vous en feriez autant. — Vous avez raison , me dit-il : j'ai cinquante ans , et je ne suis pas encore corrigé du défaut de dire la vérité. — Et ce vigou-

contracter, dans la Virginie, contre les quakers, les préjugés qui y sont répandus parmi les planteurs. Ceux-ci dissipateurs, amis du luxe, de l'esclavage, des plaisirs, de l'ostentation, ne voient que d'un mauvais œil une société qui prêche et pratique l'économie et la simplicité. M. Mazzei a d'ailleurs peu fréquenté les quakers, n'a jamais vécu dans leur intimité. Son témoignage, ici, doit donc avoir peu de poids. Il cite à son appui des Virginiens, des François, et sur-tout des militaires François.

Les François, et sur-tout les militaires François m'ont paru sur ce point des juges suspects. Les uns sacrifient trop à la manie de ridiculiser, et les autres sont trop éloignés des principes des quakers; presque tous observent d'ailleurs superficiellement.

Cependant je dois dire, à la louange de l'armée française, qu'elle a toujours respecté les quakers. Le général François avoit commencé à faire de leur meeting, ou lieu d'as-

reux diseur de vérités se prêtoit à effacer la critique d'un marquis, et à ne censurer que le roturier! et il plaisant les quakers, il les appelle jésuites, hypocrites!! L'apologue de la paille et de la poutre dans l'œil vient bien ici, semblée,

semblée de Newport, un magasin d'armes. Il le leur rendit sur leur représentation. Un général Anglois, dans une semblable circonstance, n'eut pas le même procédé. Je veux vous citer un autre trait. Un officier François avoit été mis en quartier avec des soldats chez un quaker; par respect pour ses principes, il ne voulut pas permettre qu'on déposât aucune arme dans sa maison.

M. Chatellux étoit loin de ces principes. Voici quelle a été la cause de son préjugé contre les quakers. Dans le temps où il voyageoit en Amérique, les quakers étoient vus de mauvais œil; il s'empoisonna du préjugé répandu contr'eux, n'en entendit et n'en vit aucun. Ce fut en se laissant entraîner au torrent, et pour plaire aux jolies femmes, qu'il plaisanta sur la grace intérieure. Quelle foi peut-on donner à un pareil voyageur?

Pour n'être point trompé sur les quakers, j'en ai fréquenté en Angleterre et en Amérique. J'ai consulté sur leur caractère des hommes graves et respectables, d'autres sectes, d'autres professions, et bien qu'ils convinssent que tous n'étoient pas au-dessus du reproche, ils me disoient que c'étoit la secte

la plus respectable et la moins infectée de la corruption générale.

Les gazetiers anglois, pour qui rien n'est sacré, ne plaisantent jamais que le costume des quakers; or, s'il y avoit quelque anecdote scandaleuse, la malignité n'eût pas manqué de la révéler. Ne seroit-ce pas un miracle que, pendant deux ans, les chroniques scandaleuses de Londres que je parcourais, se fussent tû sur ces sectaires, si leur vie étoit marquée par l'hypocrisie et l'escroquerie?

Parmi les écrivains, j'ai cité en leur faveur, Voltaire même, Raynal, M^{me}. de Maucoulay, M. de Crevecœur sur-tout: quels noms oppose-t-on à ceux-là?

Voici comme les peint un voyageur françois, que je soupçonne de qualité, à son dédain pour le *peuple-canaille*, et dont M. Mazzei ne récusera pas le témoignage, quand il saura qu'il traite assez mal l'enthousiasme religieux des quakers.

« En les classant, dit-il, sous ce mode, à peu près commun à tous, je n'entends pas les confondre avec le reste des hommes, dont ils diffèrent par une manière d'être sociale, qui en fait des citoyens précieux. En effet, ils

doivent à l'habitude des idées en partie morales et religieuses, qu'ils ont reçues en naissant, une vertu routinière, qui est, si non un mérite à eux, du moins un avantage pour la société dans laquelle, *sujets toujours tranquilles et soumis du souverain, tel qu'il soit, ils sont pour la nation un modèle de bonnes mœurs, et pour les individus, les ministres de la bienfaisance fraternelle* (1)».

Ne reconnoissez vous pas ici, mon ami, la mesquinerie des hommes de qualité, dans les hommages qu'ils se croient obligés de rendre à la vertu? *C'est une vertu routinière!* Eh! qu'importe, qu'elle soit le produit de l'habitude, ou du sang qui coule dans les veines, ou des circonstances, pourvu qu'elle rende heureux l'individu et la société? Ne

(1) Voyage philosophique d'Angleterre en 1783 et 1784, tom. 2, p. 117, publié en 1786.

En mettant à part la prétention à la bisarerie qui perce dans ce style, n'est-ce pas ce qu'on peut dire de plus sensé, de plus vrai sur les quakers?

Je dois observer, puisque je cite ce voyage, que je suis bien éloigné d'être en tout d'accord avec son auteur, qui m'a paru imbu de tous les principes pernicieux de l'aristocratie; principes qui doivent rendre suspecte sa manière de voir, ses observations et ses inductions.

vaut-il donc pas mieux la tenir des habitudes de l'éducation, puisque ce moyen est de tous les climats, de toutes les sociétés, de tous les temps?

En maltraitant les quakers, M. M— est obligé de confesser que leurs idées singulières les ont élevés en certains points bien au-dessus des autres hommes.

Il prétend aussi qu'ils ont des défauts; ai-je soutenu le contraire? *Ubi homines, ibi erunt vitia*, dit Tacite, et les quakers sont des hommes. Mais j'ai dit que leurs principes les éloignoient plus du vice que les autres hommes.

M. M— avoue que, pour l'économie et l'application à leurs affaires, leur conduite est vraiment exemplaire et digne de louanges. (Rech. p. 63). Or, c'est de ces deux sources que découlent toutes les vertus privées et civiles; car un homme, qui par principes est économe, et veille à ses affaires, est porté, par-là même, à ne pas craindre une progéniture nombreuse. S'il a beaucoup d'enfans, il les chérit, il voit la facilité de les établir avantageusement. Un tel homme n'est ni joueur, ni débauché. Un tel homme est un bon mari; car, mettant tout son bonheur

dans la vie domestique, il est forcé d'être bon pour être chéri, et il ne peut être heureux, qu'en rendant heureux ceux qui l'entourent.

Comment le critique n'a-t-il pas vu toute l'étendue d'un pareil aveu? Comment n'a-t-il pas vu qu'il effaçoit tout le mal qu'il dit ensuite des quakers? Comment n'a-t-il pas vu qu'il les élevoit au-dessus de toutes les autres sectes? Car, dans ces dernières, l'exemple, l'habitude, ou d'autres circonstances variables, rendent les hommes économes et vigilans sur leurs affaires, tandis que c'est par principes de religion que tous les quakers le font; principes dont un quaker ne peut s'écarter sans cesser d'être quaker. L'économie, l'attention à ses affaires, fait chez eux partie des principes religieux: combien un pareil motif est plus fort que tous ceux qui produisent ailleurs des hommes économes et vigilans!

M. M— avoue encore qu'en bienfaisance et en hospitalité, ils ne sont point inférieurs aux autres. — Il faut dire qu'ils sont supérieurs.

Car la charité et l'hospitalité découlent de l'économie et de l'aisance. L'homme qui a plus de moyens, moins de besoins et point

de fantaisies, qui d'ailleurs aime réellement ses semblables, est nécessairement charitable et hospitalier; et telle est la situation, tel est le caractère des quakers.

Mais, et c'est-là le grand reproche que leur fait M. Mazzei, ils sont supérieurs en *hypocrisie*. Pour juger de ce grief, voyons en quoi consiste l'hypocrisie.

Afficher des sentimens qu'on n'a pas, des vertus qu'on ne pratique qu'à l'extérieur, et dont on se dispense, quand on est hors de scène; paroître humain et être égoïste, paroître austère dans ses mœurs et être libertin, bon chrétien et être matérialiste; voilà ce qu'on entend par hypocrisie. En deux mots, c'est *paroître ce qu'on n'est pas*.

Maintenant les quakers ne sont-ils pas ce qu'ils paroissent? Voilà le fait à prouver. Ainsi, pour les convaincre d'hypocrisie religieuse, il faudroit prouver qu'ils ne croient point à l'esprit saint, à l'évangile, quoiqu'ils les respectent à l'extérieur. Il faudroit prouver qu'ils sont incrédules et athées sous le voile du christianisme.

Entend-on hypocrisie morale? Il faudroit prouver qu'ils cachent le libertinage, la dissipation, la dureté envers leurs familles,

sous le voile de l'austérité, de l'économie, d'une tendresse apparente.

Est-ce enfin en hypocrisie politique? Il faudroit prouver qu'ils envient secrettement les places, les dignités auxquelles ils ont renoncé; qu'ils brûlent de massacrer leurs semblables, lorsqu'ils affichent l'horreur pour l'effusion du sang; qu'ils sont de vrais égoïstes sous le masque d'amis, de bienfaiteurs de l'humanité; qu'ils sont orgueilleux sous l'apparence de la simplicité.

Il semble que M. M— ait voulu appliquer l'hypocrisie des quakers à ce dernier trait, quand il cite les paroles de ce quaker (1), qui lui avouoit, qu'il y avoit beaucoup d'orgueil de leur part à éviter le faste. Si ce quaker n'est pas du nombre de ceux qui se soulagent du poids de leurs défauts, en les prêtant aux autres; s'il a dit vrai; si cet orgueil général existe, c'est un saint orgueil qu'a, que doit avoir tout homme vertueux. Cet orgueil n'est que la conscience du bien que l'on fait, du mal qu'on évite. Sans lui l'action ne seroit que machinale et sans mérite; et il n'est point vicieux dès

(1) *Ibid.* pag. 64.